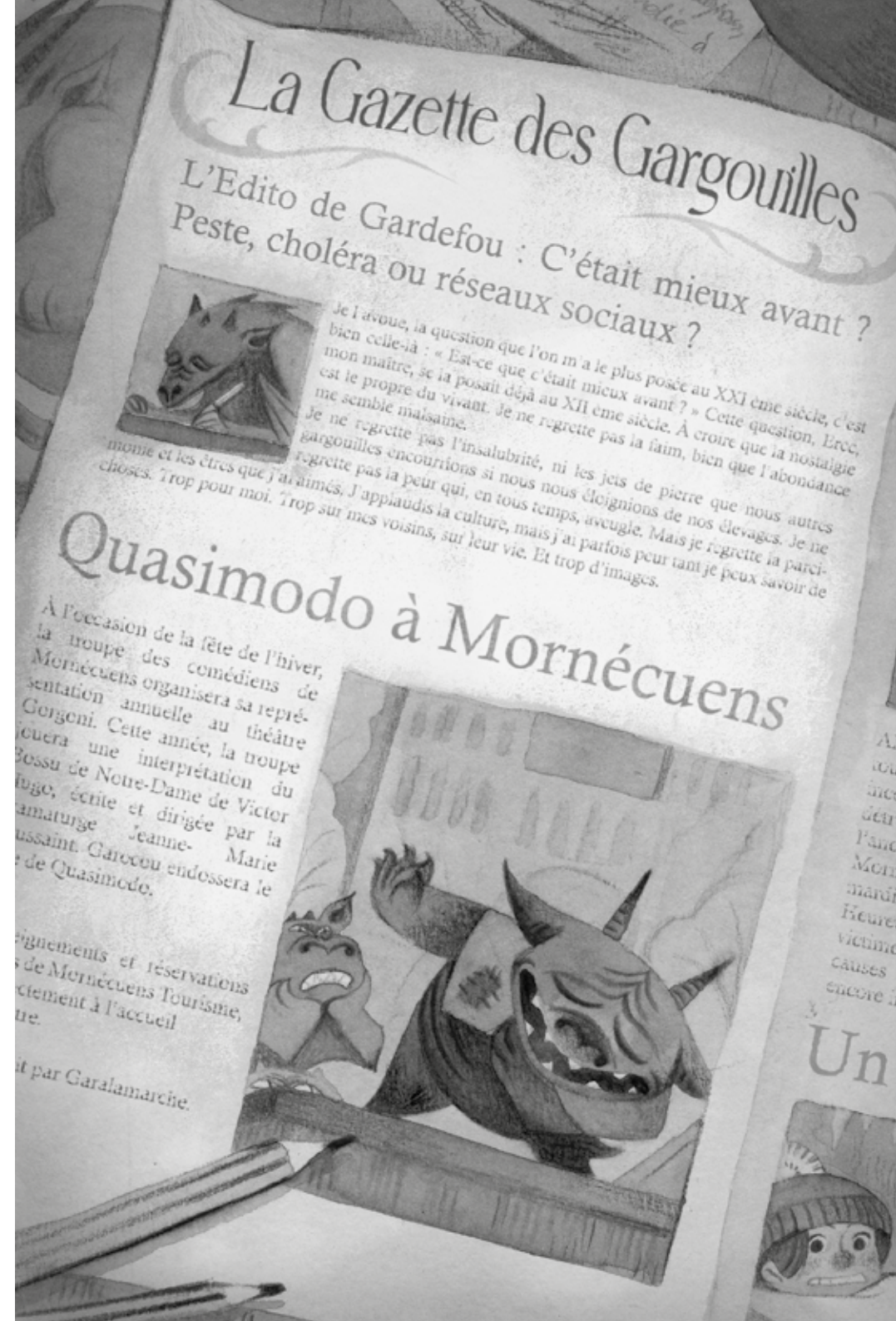


PARTIE I

L'EAU QUI DORT

« Tout est poison, rien n'est poison :
dans la dose est le poison. »

Paracelse, médecin et alchimiste suisse, 1493-1541





1

LE NOUVEAU RÉSIDENT

*La voix d'Éponine
À propos des faits de l'An 1334*

La fin et le début

La première fois que je compris que je pouvais être aimée, c'était peu de temps après que mon frère eut tué mon père. Aucun des deux ne m'avait jamais aimée. J'étais une gêne, au mieux.

Quand j'arrivai, mon père gisant à terre, mon frère au-dessus de lui, je devins plus qu'une gêne, je devins une menace. Je n'avais que six ans, mais en le dénonçant je pouvais mettre en péril tout un avenir : celui du futur seigneur de Quatre-Ponts. Mon frère allait hériter de tout : du titre, du statut, des terres, sauf si je parlais. Il ne me tua pas. Il voulait que je meure, mais pas de sa main. Il n'aurait pas tué notre père s'il n'avait pas perdu son sang-froid. Il aurait attendu, attendu que la nature fasse son œuvre. Mais elle avait tardé. Elle allait devoir me tuer, moi. Mon frère m'abandonna sur nos terres, dans nos forêts, celles de notre famille.

C'était l'hiver et j'avais froid. Je m'endormis. Je n'aurais jamais dû me réveiller. C'était ainsi que je devais mourir. Mais la nature n'aime pas qu'on essaye de la contrôler, pas plus qu'elle n'aime être prévisible.

Je n'avais jamais senti ni amour, ni chaleur, ni sécurité. Les loups m'apportèrent tout cela. C'était en l'an mille trois-cent trente-quatre. Je m'appelais Éponine, mais je n'allais plus entendre mon prénom avant longtemps, jusqu'à presque l'oublier. Il aurait mieux valu. Mieux valu que tous l'oublient à jamais.



Ces locaux étaient provisoires. Cela ne faisait que trois semaines que le refuge avait brûlé, et cette solution n'était que temporaire, heureusement. Delphine était encore sous le coup de l'émotion : pour sa mère, Nathalie, la gestion du refuge était plus qu'un travail, c'était une vocation. Une vocation contagieuse. Elle-même ne pensait pas sa vie sans leurs animaux. Elle serait vétérinaire, même si certaines personnes lui répétaient qu'il était trop tôt, à treize ans, pour décider de son avenir. Elle avait même planifié une spécialisation en chirurgie. Cela faisait bien longtemps que sa décision était prise. En revanche, pas dans un refuge, et surtout pas ici. Les animaux ne supportaient pas cet endroit. Bien que les locaux, très spacieux, s'étendaient en bordure de forêt, la proximité de la centrale d'urgence, avec son lot de sirènes d'ambulances et de véhicules de pompiers, mettait les nerfs des protégés à fleur de peau.

Après l'incendie, sa mère s'était pliée en quatre pour trouver une solution, mais il leur fallait déjà être reconnaissantes de ne pas être à la rue. Les poules n'avaient pas pu être sauvées et plusieurs chats restaient introuvables. Delphine espérait qu'ils avaient pu fuir. Les autres animaux avaient été mis à l'abri avant que tout ne soit emporté par les flammes. Avec la neige qui venait de tomber, qui recouvrait tout, l'absurdité d'un embrasement submergeait Delphine.

Delphine et Nathalie l'ignoraient encore, mais l'incendie n'avait rien d'accidentel. Elles n'étaient ni les premières victimes du pyromane, ni les dernières.

— Nouveau résident ! Voilà Teddy ! cria Nathalie.

Malgré l'épreuve que le refuge traversait, il ne cessait pas ses activités. Les gens continuaient à se séparer de leurs animaux, en les amenant dignement au refuge ou en les laissant honteusement au bord d'une route. D'autres personnes continuaient à les adopter, et d'autres animaux encore étaient amenés par la police, comme c'était le cas ce jour-là.

— Tu dis qu'il ne supporte pas les ambulances ? demanda Delphine à sa mère après qu'elle lui eut présenté le nouvel arrivant, un chien âgé à large carrure, l'air pathétique malgré un poil gris brillant.

— Il hurle à la mort quand il entend une ambulance, répondit Nathalie. Pas à chaque fois, mais souvent.

Pas très engageant pour les futurs candidats-proprétaires. Et de mauvais augure pour le sommeil réparateur de Nathalie et Delphine dont le refuge n'était pas situé à plus de cinq cent mètres de la caserne du service des urgences. La plupart des animaux finiraient par ne plus entendre les sirènes, mais pas celui-là.

— À part que c'est un grand optimiste, qu'est-ce que tu peux me dire de lui ? continua Delphine en gratouillant

Teddy derrière les oreilles, ce qui le laissait totalement indifférent.

— Il est devenu fou lors de l'incendie qui a vu périr sa propriétaire. Les pompiers avaient fait sortir tous les habitants de l'immeuble, mais la dame y était retournée pour chercher ses chats, et n'en a pas réchappé...

— C'est affreux. Tu crois qu'il savait qu'elle allait mourir ? s'inquiéta Delphine.

— Ne sois pas si étonnée. Ce ne serait pas le premier animal qui pressent l'approche de la mort.

— Hum... Donc un chien hyper flippant.

— Il est apathique, tu ne trouves pas ? demanda Nathalie en plongeant ses doigts entre les poils de la boule qui gisait sur le sol.

— C'est vrai qu'un peu de bonheur ne lui ferait pas de mal, confirma Delphine. Je dois aller le promener, c'est ça ?

Nathalie lui tendit une laisse et un collier. Delphine se demanda si elle était si prévisible et si sa mère ne les avait pas planqués derrière son dos depuis le début.

Tout commença normalement. Des reniflements, quelques pas, du marquage de territoire, regards à gauche, à droite. Puis, la promenade prit un autre tournant.

Teddy leva la tête, sembla remarquer quelque chose que Delphine ne vit pas, s'arrêta net, puis se remit à marcher, fermement décidé à ce que ce soit lui qui promène la jeune fille et non le contraire. Ça, ce n'était pas nouveau pour Delphine. Bon nombre de chiens tentaient le coup, mais elle restait ferme : c'était elle la guide, même si cette nouvelle forêt n'était pas vraiment son rayon. Teddy fonçait en avant et, vu que Delphine n'était qu'un poids plume, elle n'eut que le choix d'obtempérer. Elle criait derrière lui des « Stop ! », « Arrête-toi ! » qu'il n'écouait pas. Ce chien lui désobéissait délibérément. En même temps qu'elle courait et qu'elle faisait en sorte que son épaule reste bien attachée au reste de son corps, elle eut le temps de se faire une réflexion : « Ce chien sait où il va ».

Il ne pistait pas un animal, il la dirigeait.

La neige fut remplacée par des surfaces givrées, glissantes. Le chien ralentit et se mit à regarder dans les étendues glacées. Une de ses pattes passa au travers de la glace, et de l'eau émergea de sous ses coussinets.

Soudain, il stoppa net au bord d'une flaque gelée.

— Non, mais, ça va pas ?! tempêta Delphine, essoufflée.

Teddy fixait la glace. Delphine pensait qu'à sa place elle laperait tout ce qui était à sa portée. Elle était pliée en deux à essayer de retrouver sa respiration, quand le chien lui donna des coups de museau. Il voulait attirer son attention. Elle releva la tête. Le chien regardait tou-

jours la glace. Elle s'avança et regarda elle aussi. Et là, elle la vit. Ce reflet à la surface de la glace, c'était bien celui d'une jeune fille, mais ce n'était pas le sien.